



CULTURE

Sally Mann, le « Faulkner de la chambre noire »

PHOTOGRAPHIE

Le Jeu de paume, à Paris, célèbre une légende américaine à la beauté dangereuse. Elle a puisé dans les techniques anciennes pour raconter sa vie et l'histoire oblitérée du Vieux Sud.

B VALÉRIE DUPONCELLE
@VDuponchelle

ienvenue dans un monde d'ombres chaudes et de bois finissants, de bosquets serrés qui appellent les fantômes, et d'arbres aux cicatrices presque humaines. Sally Mann est la légende de ces bois, la photographe à l'ancienne du Vieux Sud, terre de William Faulkner et de ses drames tus. Une mythologie américaine où les carnages de la guerre de Sécession et la barbarie de l'esclavage sont enterrés sous la délicatesse des bonnes manières. « Flannery O'Connor disait du Sud qu'il était hanté par le Christ. Moi, je

dis qu'il est hanté par la mort. Les images que j'ai rapportées de ces voyages stupéfiants et déchirants s'inscrivaient dans les pierres angulaires familières à ma conscience : la mémoire, la perte, le temps et l'amour. Dans le répertoire de l'artiste du Sud ont longtemps figuré le lieu, le passé, la famille, la mort et un soupçon de sentimentalité, autant d'ingrédients qui seraient fatals à la plupart des artistes contemporains. Mais la scène où tout se joue demeure le paysage du Sud, terrible par sa beauté, et par son indifférence », dit Sally Mann en 2005, dans le livre exemplaire que lui a consacré feu Xavier Barral.

Sally Mann est née le 1^{er} mai 1951 à Lexington, Virginie, et y a quasiment toujours vécu. Le Jeu de paume la consacre en trois actes, du plus intime au plus historique, de ses enfants photographiés nus comme des écureuils, des faons et autres petits animaux des bois, aux portraits de Noirs dont la plastique sculpturale rappelle la fonction utilitaire et le cruel destin, jusqu'à l'adoption du XIII^e amendement de la Constitution américaine, le 6 décembre 1865. Sa belle mélancolie est ancrée dans cette terre de Virginie qui se déploie en noir et blanc, comme un éternel nouveau monde intact et plein de pièges. Terre des plantations, de l'art de vivre sudiste et du travail forcé, elle la rattache à Cy Twombly (né aussi à Lexington en 1928, mort le 5 juillet 2011 à Rome). Le grand peintre de l'abstraction poétique et mythologique fut collectionné par son père dès 1950 et elle en devint l'amie et le témoin. Il y a, dans le travail de cette autodidacte de la photo au perfectionnisme éclatant, ce mélange de plaisir et de culpabilité, de contemplation biblique et d'introspection sévère. Toute l'Amérique, en somme, qui est portée d'abord vers l'action, puis vers le mea culpa collectif.



« Papa était un personnage, le fils d'une famille de Dallas dont l'argent venait du pétrole et de l'immobilier. À 28 ans, il est parti faire le tour du monde à moto, en emportant son smoking. Maman, née à Boston, était une pauvre petite fille de Nouvelle-Angleterre, avec des litres de sang bleu dans les veines. Toutes les valeurs que ces deux lieux incarnent, chacun les possédait au plus haut degré », confia Sally Mann à *Vogue* en 1999. Le père est médecin, la mère, à la fois une ardente défenseuse des causes progressistes et une femme réservée, reste distante face à sa fille, toute de passions. Des étrangers et des excentriques au regard de la petite communauté soudée au sein de laquelle ils installent leur clan familial, strict et bohème. Les enfants sont livrés à eux-mêmes. Solitaire, Sally Mann « lit beaucoup, gambade dans la propriété, la plupart du temps seule et nue, chevauche son cheval préféré, Khalifa » et reproduira, adulte, à sa façon, ce schéma à part. Y régnait

« Gee-Gee » Carter, une Afro-Américaine qui resta cinquante ans au service de sa famille et fit office de mère dévouée (Sally Mann creusera la zone d'ombre que fut sa vie personnelle, invisible des Blancs). Tous ces personnages d'un long roman du Vieux Sud hantent son monde et son œuvre élégiaque qui a une parenté avec *Tree of Life* du cinéaste Terrence Malick et son rêve obsédant d'une Amérique originelle.

Le suave du temps qui passe

Sally Mann regarde vivre ces spécimens d'une espèce singulière, l'être humain, avec la précision d'un entomologiste et un romantisme noir. Y compris sa propre famille : Larry, le mari beau comme une image (les photos de lui, vieilli et malade, sont les plus belles), les enfants lâchés dans la nature et les rites de l'été, sauvages bien peignés, mais nus. Violent scandale à l'époque. « On n'avait jamais vu ça, cette approche tellement dif-

férente du portrait, des siens, de l'enfance », souligne Christian Caujolle, directeur du festival Photo Phnom Penh, qui expose « La photographie contemporaine au Cambodge », cet été, à la Friche la Belle de Mai à Marseille. Virtuose de la technique ancienne du collodion humide, comme les pictorialistes de la photographie primitive, elle y ajoute le suave du temps qui passe. La littérature, de T. S. Eliot à Ezra Pound, plane au-dessus de ses tirages vignettés qui ont l'inachevé du tableau. Longs cheveux gris, visage fin, regard clair perçant, un peu inquiet, Sally Mann apparaît en sage missionnaire dans les deux films que projette le Jeu de paume. Ses autoporraits, sombres et directs, sont beaucoup plus guerriers. ■

« Sally Mann. Mille et un passages », au Jeu de paume (Paris VIII^e), jusqu'au 22 septembre. Catalogue sous la direction de Sarah Greenough et Sarah Kennel, Jeu de Paume, Éd. Xavier Barral, 332 p., 55 €.

